

Antée

Dans le numéro de juin des Nouveaux Cahiers du CAF, une phrase malheureuse à propos de l'inauguration du refuge du Requin m'avait un peu hérissé.

**“Il a été conçu pour répondre aux besoins de l'économie locale...”
était-il écrit.**

Moi qui croyais encore, naïf, que les refuges servaient à rapprocher un peu les alpinistes de leurs chers objectifs, et surtout à les abriter quand tout allait mal (mauvais temps, descentes tardives etc...). Bien sûr c'est ce qu'on appelle un lapsus calami : la plume de l'auteur a dépassé sa pensée. Mais depuis Freud chacun sait qu'un lapsus est révélateur. Et lapsus en latin, écoutez bien amis montagnards, ça veut dire “faux-pas”, et comme on lit à longueur de littérature alpine : un faux-pas ici serait mortel; en l'occurrence, que veut-on que soient les refuges : des endroits où l'on se réfugie ou autre chose ?

Aussi fus-je moins étonné quand, réservant par téléphone trois places au refuge de Panossière, en Suisse, j'eus quelques problèmes :

— “Vous prenez la demi-pension ?

— Non, mes copains ne roulent pas sur l'or.

— Ah bon, attendez un peu.

Beaucoup même. J'entendais bien un vague conciliabule au bout du fil, mais je voyais surtout s'épuiser mon crédit de téléphone.

— “Dites-moi oui ou non, que je sache si on monte la tente en plus

de la nourriture” Ce fut finalement oui; mais dans ce seul oui on entendait distinctement : “Et si trois monchus veulent réserver avec pension complète et que je n'ai plus de place ? C'est que la cabane est flambant neuve et qu'il y a les traites pour la banque à Genève”. Extralucide, j'aurais pu ouvrir un cabinet de médium !

Quelques jours ^{plus} tard, on fait dans le même secteur l'éperon Nord du Petit Combin en bivouaquant adorablement au chalet de Nicliri : deux tôles sur quelques pierres, et surtout beaucoup d'air entre ! Belle solitude dans la course, si ce n'est que j'avais oublié que le Petit Combin est une aire de dépose autorisée, et là, à neuf heures du matin au sommet, fin juillet, ça n'était pas des skieurs qu'on déposait, mais... des parapentistes, en trois ou quatre rotations. Le Petit Combin répondait pleinement “aux besoins de l'économie locale”. Mais bah, il faisait beau, le Grand Combin était superbe juste en face, mon indulgence, à ma propre surprise (tu vieillis), fut presque totale. Et donc on redescend par Panossière où on est avant midi en train de casser une petite croûte et de se faire un thé sur le muret de la terrasse puisqu'on a le réchaud et qu'on pensait rester pour autre chose. J'avais la langue levée pour commander une bière quand on nous dit :

— Laissez de la place sur la terrasse pour les consommateurs”,

Alors qu'aucune cordée n'est encore revenue et que les touristes venant du bas sont encore en route.

J'ai laissé retomber ma langue, on a refait les sacs, et j'ai bu ma bière à Martigny, non sans avoir ronchonné durant toute la descente (longuette):

— En Suède tu amènes ta bouffe dans ta pulka et le gardien il est juste

là pour encaisser les nuitées et voir que tu laisses tout impeccable, et il est payé par le Club ou l'Etat, au moins c'est clair et net. Ici ils n'ont qu'à s'appeler hôtel-restaurant, mais pas refuge, et de citer Max Liottier et ses “marchands de soupe”; et encore de vouloir envoyer, mais non il est trop rare, ce beau livre oublié, et écrit par un Suisse en plus, Auguste Vautier, et qui s'appelle “Gabbrisse, journal d'un gardien de cabane” (paru chez Didier-Richard, Grenoble 1941 amis bibliophiles) etc, etc...

On se calme, on se calme. On est allé en Oisans, au petit bivouac de Chalance (dans Chalance il y a chance), où on a dépensé nos sous sans s'en apercevoir pendant trois jours, tant le petit gardien Hervé Gumuchian, vingt ans, est sympa et bon cuisinier; et pas là pour vous tondre mais simplement parce qu'il est alpiniste et fou de montagne.

Et puis surtout, on est allé bivouaquer quatre ou cinq fois pour réussir cette interminable arête ouest du Montagnon, peut-être vierge, repérée depuis les Deux Alpes, et deux ou trois tas de cailloux oubliés (voir les topos ci-joints). Et voilà pourquoi j'ai intitulé cet article Antée : fils de Gaïa la Terre, Antée était ce géant invincible car il reprenait force chaque fois que son dos touchait la terre (seul Hercule, un demi-dieu, en vint à bout en l'étouffant en l'air). Car finalement c'est là où nous fûmes le mieux de tout l'été : **réfugiés** sous un simple carré de plastique contre la rosée nocturne, les yeux perdus dans les étoiles, et couchés sur les durs cailloux d'Oisans qui, c'est sûr, n'ont jamais été créés “pour répondre aux besoins de l'économie locale”. Et dans ces bivouacs et sur ces arêtes pas très dures, pas très solides, pas très belles, mais sans spits, sans clous même, là nous avons eu l'impression d'être alpinistes, caressant notre Terre-Mère et y puisant nos forces, et non pas consommateurs de je ne sais quels “produits-montagne” à la sauce marketing de notre époque.

Olivier PAULIN